



HAL
open science

La question du temps dans la servitude numérique

Dominique Poitevin

► **To cite this version:**

Dominique Poitevin. La question du temps dans la servitude numérique. Séminaire Lagon, Mar 2020, Rennes, France. hal-02519393

HAL Id: hal-02519393

<https://hal.science/hal-02519393>

Submitted on 26 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La question du temps dans la servitude numérique

*Intervention au Lagon du 24 mars 2020,
Séminaire de recherche en philosophie du langage et en ontologie
Université de Rennes 1*

Introduction

Nous vivons actuellement une période inédite depuis un siècle en Europe occidentale (et sans doute dans le monde), un confinement face à un ennemi microscopique, invisible, une nouveauté issue du vivant et s'attaquant au vivant lui-même.

Cette situation oblige les humains à repenser toutes sortes d'actes jusqu'ici d'une évidence basique, de la manière de se saluer à la manière de travailler et de consommer. Notamment, une part de l'activité économique peut être réalisée à distance des lieux habituels (et des autres travailleurs) grâce aux outils informatiques et à l'essor des télécommunications¹.

Le titre original de cette intervention était « La question du temps dans la servitude numérique ». J'aurais, entre autres choses, développé en détail les rapports entre coutumes et habitudes, comment les objets virtuels numériques provoquent des distorsions importantes dans notre rapport au temps (et à l'espace, par ailleurs), comment ils tentent de transformer le travail en jeu et ce que cela implique en termes de modifications de notre perception et de notre vécu du temps. Mais il m'est apparu essentiel d'actualiser cette problématique dans le contexte de nos activités immédiates en confinement. J'aimerais, dès lors, démontrer en votre compagnie comment la servitude numérique se joue aussi du temps que nous vivons en confinement et comment la maîtrise de nos oisivetés relatives devient aussi un enjeu de la servitude numérique.

Il s'agira en quelque sorte de montrer comment, pendant cet épisode de confinement, certaines des caractéristiques essentielles de la servitude numérique sont rendues encore plus visibles. J'essaierai de montrer comment les activités numériques profitent de la crise sanitaire, non seulement d'un point de vue économique, mais aussi d'un point de vue idéologique, révélant des complicités dans la structure organisationnelle même de la servitude numérique. J'essaierai de montrer comment cet épisode dramatique va servir la pérennité et l'hégémonie de cette servitude numérique.

Coupons de suite court aux fantasmes : il ne s'agit pas de dévoiler l'existence de grands complots concertés et conscients entre des acteurs tapis dans l'ombre, mais plutôt de montrer comment une somme d'opportunités peut conduire à renforcer un système dont certaines manifestations, pour être latentes, n'en sont pas moins réelles.

Pour ce faire, je vais devoir, en premier lieu, vous démontrer l'existence des servitudes numériques. Je m'appuierai principalement sur l'analyse d'Étienne de la Boétie dans son *Discours de la servitude volontaire*, écrit vers 1548², dans lequel le philosophe Sarladais propose une analyse du mécanisme interne de la servitude, des forces qui s'exercent en son sein et qui permettent d'identifier cette propriété paradoxale des servitudes : elles sont *volontaires*.

Nous pourrions alors voir comment cette description demeure actuelle dans le mécanisme de la servitude numérique dont je tenterai d'exposer les rouages et les forces en présence. J'identifierai à

-
- 1 Les moyens que nous utilisons pour nous réunir ce soir en est un exemple puisque nous ne pouvons nous retrouver physiquement, comme c'est l'habitude de ces soirées du Lagon.
 - 2 Rappelons en aparté que la Boétie rédige ce discours, selon le témoignage de Montaigne, vers l'âge de 16 ou 18 ans, ce qui nous place vers 1546-1548. Le discours ne sera publié que près de 30 ans plus tard, vers 1574.

mon tour une propriété paradoxale des servitudes numériques : elles sont *plaisantes*. Nous convoquerons ensemble les notions de société de surveillance et de contrôle, chères à Foucault et Deleuze, pour comprendre comment la servitude numérique s'alimente des rapports que nous entretenons avec les objets virtuels numériques. Nous comprendrons dès lors mieux en quoi la question du temps est un sujet central des servitudes numériques.

Enfin, j'essaierai de montrer les applications de ces servitudes dans le contexte de nos confinements et notamment comment notre rapport au monde, médié par les objets virtuels numériques, masque certaines réalités spatio-temporelles fondamentales dans le système de servitude numérique.

L'analyse de la servitude chez La Boétie.

L'analyse de la servitude par La Boétie me paraît particulièrement intéressante parce qu'elle vise à démasquer la complexité du phénomène de la servitude en s'appuyant sur les causes internes de sa pérennité relative. Contrairement à Machiavel qui, dans *Le Prince*, établit une sorte de mode d'emploi des régimes politiques possibles à destination des conquérants, La Boétie se place dans la situation d'une servitude établie dont il révèle le fonctionnement. L'accession et la prise du pouvoir, La Boétie la renvoie aux témoignages du passé en identifiant succinctement deux facteurs essentiels : la force et la ruse. La mise en place d'une tyrannie est d'abord un coup de force militaire ou politique qui s'établit avec une forme de soudaineté.

Mais, ce qui interroge La Boétie immédiatement, c'est l'existence même d'un régime politique fondé sur la domination d'un seul. Ce qui le frappe de plein fouet dès le début, c'est que ce régime politique, la servitude, puisse exister. Comment peut-on :

« voir un million d'hommes servir misérablement aiant le col sous le ioug non pas contrains par une plus grande force, mais aucunement (ce semble) enchantés et charmés par le nom seul d'un, duquel ils ne doivent ni craindre la puissance puis quil est seul, ny aimer les qualités puis quil est en leur endroit inhumain et sauvage »³.

Au-delà de l'étonnement (et même de la douleur que peut susciter un tel spectacle), La Boétie cherche à comprendre ce qui permet à un système basé sur la domination d'un seul être humain de s'appliquer à des millions d'humains, à des centaines de villes ou de pays. Car le tyran n'est qu'un être humain comme un autre, ne disposant d'aucun pouvoir naturel qui expliquerait la possibilité de l'exercice du pouvoir, sinon par le fait que le peuple se laisse faire face à cet individu :

« celui qui vous maistrise tant n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce que le moindre homme du grand et infini nombre de vos villes, sinon que l'avantage que vous luy faites pour vous détruire. »⁴

La servitude doit donc être le fruit d'une forme de la volonté populaire qui protège le tyran et accepte sa domination injuste. Il est donc alors facile pour La Boétie de proposer une formule radicale mais simple de libération :

3 LA BOÉTIE, Étienne de, *Œuvres complètes d'Estienne de La Boétie, I*, Bordeaux, France : William Blake & Co, cop 1991. p. 68

4 *Ibid.*, p. 72.

« Soies résolu de ne servir plus, et vous voilà libres : ie ne veux pas que vous le poussies [le tyran] ou lesbranlies, mais seulement ne le soutenés plus, et vous le verres, comme un grand colosse à qui on a desrobé sa base, de son pois mesme fondre en bas et se rompre. »⁵

Le tyran ne peut se maintenir en place par ses propres moyens qui sont trop limités. Ni sa ruse ni sa police ne peuvent suffire à lui assurer le pouvoir. La tyrannie ne peut que reposer sur un consentement du peuple, explicite ou implicite. Sans cet accord du peuple, il est impossible d'imaginer que la domination d'un seul, dont La Boétie nous dit que « la puissance dun seul, deslors quil prend ce tiltre de maistre, est dur et desraisonnable »⁶, puisse se maintenir en place indéfiniment. C'est donc le peuple qui confère au tyran les moyens de sa domination injuste, qui légalise – à défaut de légitimer – le régime de servitude.

C'est en ce sens que La Boétie énonce cette thèse à première vue si paradoxale de la « servitude volontaire ». Le paradoxe est évident car comment un peuple pourrait accepter de renoncer à sa liberté pour un état d'injustice, comment pourrait-il être tel « quon diroit a le voir quil a non pas perdu sa liberté, mais gagné sa servitude »⁷ ? Pour que ce paradoxe puisse se réaliser (et il se réalise puisque nous avons, nous dit La Boétie, les récits des historiens qui relatent de tels faits inouïs), il faut un élément supplémentaire qui corrompt la volonté du peuple. Pour La Boétie, la liberté est naturelle, c'est le plus grand bien que possèdent les hommes.

« Premièrement cela est, comme ie croy, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donne, et avec les enseignemens quelle nous apprend, nous serions naturellement obeissans aus parens, suiets a la raison, et serfs de personne. »⁸

La servitude du peuple constitue donc un éloignement de l'état de nature tel que le décrit La Boétie, et cette corruption s'accompagne d'un abâtardissement supplémentaire matérialisé par la défense de l'intérêt individuel.

En effet, dans l'analyse du *Discours de la servitude volontaire*, nous découvrons que s'il doit exister une raison profonde de l'acceptation de la servitude par le peuple et même parfois du désir de servitude, cela ne peut être lié qu'à la croyance, que possède chaque individu dans la société tyrannique, de pouvoir sortir son épingle du jeu, de pouvoir accéder à l'accomplissement plein et entier de son intérêt individuel.

C'est d'abord le calcul du tyran lui-même. S'il s'empare d'un nouveau territoire, c'est pour assouvir ses penchants injustes d'une part, mais d'autre part, c'est surtout pour s'assurer de l'acquisition de richesses nouvelles, pour assouvir aussi ses désirs et intérêts. Seulement, la tyrannie étant un pouvoir particulièrement solitaire, le tyran ne peut y arriver seul. Il lui faut un support complémentaire qui soit comme des extensions de ses propres membres. Le tyran a besoin de complices qui l'assurent de leur concours en vue de soutenir son action et son mode de

5 *Ibid.*, p. 73

6 *Ibid.*, p. 67

7 *Ibid.*, p. 77

8 *Ibid.*, p. 73

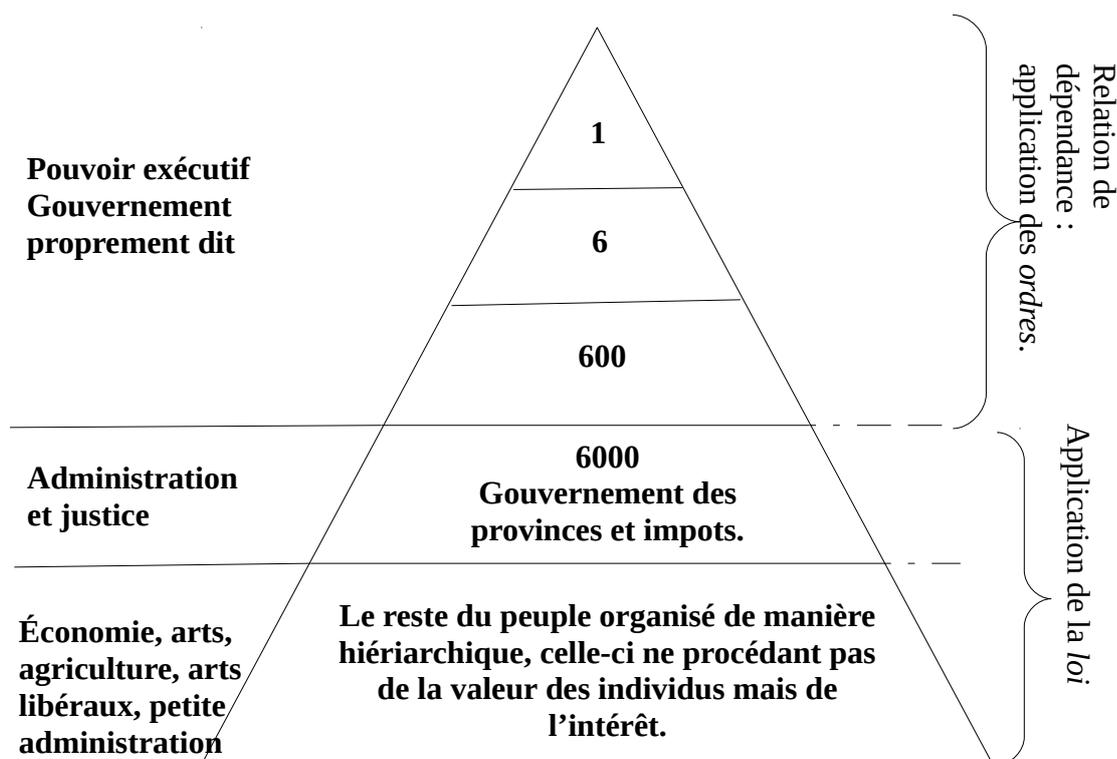
gouvernement. Ces complices, La Boétie les nomme les « tyranneaux ». Le tyran délègue une partie de son pouvoir à ces complices, il leur confie une part de ses responsabilités afin de leur donner une forme d'importance. Le tyran transmet donc à ses supports ce qui les intéresse : une part de l'exercice du pouvoir et de ses fastes. C'est ainsi que se noue le pacte dans l'injustice :

« [...] ce sont toujours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui lui tiennent tout le pays en servage ; toujours il a été que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et sy sont approché d'eus mesmes, ou bien ont été appelés par lui, pour estre les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les macquereaux de ses voluptés, et communs aussi aus biens de ses pilleries. »⁹

Ce petit cercle privilégié autour du tyran ne peut suffire à le maintenir en place. Ce qu'un homme face à des millions ne peut faire, ce n'est pas une poignée qui le fera. Il faut donc que les tyranneaux soient eux-mêmes soutenus par d'autres auxquels ils assurent aussi de petits pouvoirs par délégation. De six, nous passons à six cents qui eux-mêmes tiennent six mille qui tiennent à leur tour le reste de la population.

« Ces six ont six cent qui profitent sous eux, et font de leurs six cent ce que les six font au tyran. Ces six cent en tiennent sous eux six mille qu'ils ont élevé en état, auxquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers [...]. Grande est la suite qui vient après cela, et qui voudra s'amuser à diviser ce filet, il verra que non pas six mille, mais les cent mille, mais les millions par cette corde se tiennent au tyran [...]. »¹⁰

C'est



9 Ibid., p. 90

10 Ibid., p. 90

Mais La Boétie nous parle aussi d'une corde qui unit toute la pyramide, qui en est comme le mortier. C'est l'intérêt et le pouvoir qui sont les brins de cette corde et qui permet de rendre solide l'édifice tyrannique tout entier. Dans ce système, la servitude se déroule suivant le principe de la transmission des intérêts. Chacun prend sa part du pouvoir du tyran et partage avec lui le même appétit pour son propre intérêt, étant entendu que cet intérêt est exclusif et s'exerce au détriment d'un autre. La pyramide est stable car le mortier qui maintient chaque strate en place se base sur l'assouvissement d'instincts premiers, sur l'accomplissement de son propre intérêt : « Ainsi le tyran asservit les sujets les uns par le moyen des autres [...]. »¹¹

La servitude du peuple est ainsi le fait, bien entendu, d'un coup de force du tyran, mais aussi d'une complicité généralisée qui prend sa source dans l'intérêt de chacun dans les strates de la pyramide des dépendances, selon un système de faveurs orchestré par le tyran et ses complices immédiats. Au cœur de ce système sont les passions individuelles auto-centrées, l'ambition pour certains, l'appât du gain pour d'autres, le pouvoir ici, la nuisance là. Il s'agit d'une organisation telle que les maillons de la chaîne sont reliés par des intérêts qui peuvent être distincts mais qui se renforcent mutuellement. Chacun concourt, par la recherche de son intérêt propre, à la perpétuation du système servile, car pour assouvir ses désirs, chacun accepte les faveurs qui lui sont offertes dans l'organisation même. C'est en ce sens que, pour La Boétie, la servitude est volontaire. Elle ne peut se maintenir sans la complicité de tous les membres de la société qui font preuve de volonté dans l'assouvissement de leurs désirs. Ne cherchant qu'à atteindre leurs désirs individuels, les membres de la société acceptent de ne pas regarder le phénomène servile dans son ensemble, mais profitent des largesses du système en place, considérant leur liberté comme un bien moindre que le profit retiré de la servitude. En un sens, le peuple est tel « qu'on dirait à le voir qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gagné sa servitude. »¹². Fondé sur l'atteinte des intérêts individuels, le système de servitude s'auto-entretient en détournant des notions fondamentales d'une société, dont la liberté. Pour cela, le tyran peut avoir recours à des expédients qui flattent le peuple selon l'adage « *panem et circenses* », c'est-à-dire en s'adressant directement aux passions puissantes qui aveuglent les individus en leur faisant oublier leur liberté naturelle.

Mais le régime tyrannique, même ainsi organisé, ne pourrait être un régime s'inscrivant dans la durée. En effet, malgré ce ciment qui apporte une relative stabilité à l'ensemble, malgré l'attention portée par chacun vers soi-même, le régime reste fragile et c'est d'ailleurs le message récurrent de Machiavel à Laurent de Médicis.

Il faut encore un effort du tyran pour continuer à assurer la stabilité de son pouvoir. Nous le voyons bien, la question du temps est fondamentale dans l'analyse de la servitude. La prise de pouvoir, originellement soudaine, cherche aussitôt à inscrire dans la durée un régime caractérisé par sa grande injustice perçue par le peuple. Il faut donc soumettre le souvenir du peuple et forcer l'oubli de la liberté naturelle originelle. Il faut repousser le souvenir de la liberté et le faire disparaître de la mémoire collective et individuelle. Il faut provoquer l'oubli qui apparaît alors comme une nouvelle corruption de la nature, un nouvel éloignement des trois piliers de la nature

11 *Ibid.*, p. 91

12 *Ibid.*, p. 77

humaine selon La Boétie : l'apprentissage de la justice dans l'obéissance aux parents, le bon usage de la raison et enfin la liberté. Or, il est évident que la liberté ne peut être défendue que parce que la raison est correctement éduquée, comprenant les valeurs essentielles transmises par les bons conseils des penseurs et leur mise pratique assidue, fondées sur le sentiment originel de la communauté humaine établie dans les rapports familiaux¹³. La liberté est donc le fruit d'un processus d'autonomisation de l'individu qui lui permet de jouir de sa liberté dans la communauté des hommes. La jouissance de la liberté originelle s'inscrit donc dans une temporalité dédiée à l'apprentissage et à la conduite efficace de la raison. Finalement, cet idéal de l'éducation, c'est la combinaison entre une forme de tempérance acquise dans l'obéissance et de justesse de raisonnement acquise dans la fréquentation des penseurs. Ce n'est qu'à la condition de réunir cette combinaison que la liberté naturelle, brute, peut devenir liberté en société.

Le tyran doit donc briser cette temporalité, y insérer des éléments de corruption s'il veut provoquer l'oubli de la liberté originelle, le dérèglement de la liberté raisonnée, la jouissance brutale et auto-centrée de chaque individu hors société. Car finalement, la tyrannie se révèle être une agglomération d'individus sans autre lien que les passions primitives, plaisirs et intérêts. Le tyran doit donc produire une contre-culture qui déstabilise la culture idéale. Il doit donc forger de nouveaux repères des comportements, introduire des pratiques corruptrices et pour cela, il dévoie la coutume pour en faire le fer de lance de sa stratégie corruptrice. La Boétie distingue deux coutumes : celle issue de l'habitude, qui est un effort conscient pour améliorer l'humain en se fondant sur les qualités naturelles démultipliées par la culture, et celle issue de la corruption tyrannique, celle qui flatte l'ego et qui n'est fondée sur rien d'autres que les peurs, désirs, haines, intérêts de chacun. Ces coutumes aveugles, ce sont celles que La Boétie dénonce comme corruptrices de la nature humaine. Elles agissent comme des compléments essentiels de la stratégie globale du tyran. Elles permettent à la tyrannie de s'inscrire dans une certaine durée, de se maintenir en place malgré l'injustice fondamentale du régime. La Boétie oppose à cette coutume aveugle la force de la culture : le témoignage des Anciens, par l'histoire et notamment celles des batailles pour la liberté comme celle des Thermopyles. Cette fréquentation intime de ces exemples du passé vise à améliorer, comme par obéissance, la pratique immédiate. Mais elle ne suffit pas : elle a besoin du relai de la fréquentation des textes de sagesse. Ainsi, l'association d'un bon sentiment et d'un bon raisonnement sont susceptibles de provoquer l'adoption d'une nouvelle habitude, de cet effort réel d'amélioration de soi, et dont, petit à petit, l'effort devient de moins en moins nécessaire. C'est alors la naissance d'une coutume bonne, susceptible d'améliorer en profondeur l'humanité et d'assurer sa liberté¹⁴.

Le tyran doit donc s'assurer de la domination des esprits et des corps en modifiant le rapport naturel du temps et en dénaturant les effets de la culture.

13 Nous ne pouvons développer ici cette question de cet ordre de la culture humaniste, mais le sujet pourrait à lui seul faire l'objet de nombreuses études.

14 Nous ne sommes pas très loin, dans cette approche, de la discipline cartésienne de l'ordre des raisons : peu à peu, il n'est pas nécessaire de redévelopper tout l'ordre des raisons car des fondations stables ont été assurées à partir desquelles il est possible de bâtir un raisonnement fondé.

La servitude numérique.

Après ce panorama très rapide de l'analyse de La Boétie de la servitude, il faut nous intéresser au modèle de servitude numérique qui est une thèse essentielle de mon travail et notamment montrer en quoi nous retrouvons des caractéristiques similaires.

Tout d'abord, lorsque nous parlons de « numérique », nous parlons de dispositifs techniques tels qu'ils utilisent le calcul numérique comme base de fonctionnement. Mais ce ne sont pas de simples dispositifs comme un boulier dont nous parlons. Nous faisons référence à des machines, c'est-à-dire à des dispositifs techniques complexes susceptibles de réaliser un ensemble de tâches de manière autonome. La différence avec l'outil est importante. L'outil est également un dispositif technique, qui nécessite une prise en main, un savoir-faire. L'outil demeure inerte tant qu'il n'est pas saisi par l'humain qui réalise un geste issu le plus souvent d'un apprentissage en vue d'inscrire dans la matière, ou le réel, quelque chose de nouveau. Le marteau sert à planter le clou, mais laissez un marteau seul à côté d'un clou et il est peu probable qu'il se passe quoi que ce soit... Dans cette conception de l'outil, il est un double objet intentionnel : d'abord en ce que l'usage de l'outil vise un but déterminé et ensuite en ce que l'outil est lui-même un objet porteur d'une fonction en vue du but visé, en même temps objet technologique et objet téléologique de médiation. L'outil apparaît ainsi comme une extension spécialisée du corps qui le manipule. Sans le corps humain qui réalise le geste, l'outil ne sert à rien.

Et c'est l'une des différences fondamentales qui existent entre outil et machine. Cette dernière contient une forme d'autonomie dans la réalisation des tâches qui lui incombent, notamment en se servant d'outils ; on peut penser par exemple au tour numérique qui usine des pièces en faisant jouer différents outils entre eux de manière automatique, ou encore au robot aspirateur qui joue de ses brosses (outil) pour réaliser le nettoyage des sols d'une pièce. La machine doit être en mesure de déclencher les outils nécessaires à la réalisation de son travail à bon escient, c'est-à-dire au bon moment, selon la bonne procédure. La machine doit être capable de se débrouiller seule face à ce qui doit être réalisé, elle doit porter en elle la procédure de fabrication, de transformation du réel. Elle dispose donc de dispositifs d'auto-contrôle qui permettent de jauger de l'état du travail en cours.

Nous entretenons d'abord avec la machine un rapport ambigu voire hostile. En voyant travailler une machine, nous comprenons bien qu'il se réalise un certain nombre d'opérations dont nous ne comprenons pas nécessairement la finalité procédurale, quand bien même nous serons aptes à identifier l'objet final de la réalisation. Nous ne sommes pas toujours en mesure de comprendre ce que réalise une machine dans une chaîne de production, pas même que nous ne sommes capables d'identifier toutes les actions réalisées. Le sens de ce qui se passe devant nos yeux nous échappe, nous plongeant dans une forme d'inconnu. L'humain est face à la machine de telle manière que lui échappent la compréhension du fonctionnement et la maîtrise des outils dont se sert la machine. L'humain ne s'approprie pas le fonctionnement de la machine comme le savoir-faire lui permet d'atteindre à la dextérité avec un outil. Il ne peut que s'approprier le résultat, la production de la machine. Il devient en quelque sorte le consommateur du produit de la machine. Le robot aspirateur dans notre salon effectue son travail même lorsqu'il n'y a pas d'humain et même de préférence quand

il n'y en a pas. Mais cette tâche, c'est une tâche pour l'humain qui consomme le résultat du travail du dispositif technique. Le sol est propre, non pas pour le robot, mais pour son propriétaire qui n'a que faire de la manière dont le travail a été réalisé pourvu que le résultat soit la propreté.

Les machines numériques nous placent d'emblée dans ce rapport de consommation évident : peu de monde connaît le fonctionnement d'un ordinateur et même ne sait identifier les différentes parties logiques d'une telle machine, ce qui n'est pas sans poser des problèmes quant à l'usage final des objets virtuels numériques. La première utilisation de la machine numérique peut être du type « consommation » : lorsque je tape un texte dans un traitement de texte, je consomme un résultat mis en forme automatiquement par la machine. C'est le logiciel qui gère les paramètres de la mise en page : la justification de mes paragraphes, la police et la casse automatique, les espaces insécables, etc. Si le texte est bien ma propre production, la mise en page est le travail autonome de la machine dans lequel je ne suis sensé intervenir qu'à la marge (et même pas du tout si j'utilise des feuilles de style ou autres solutions du même type). Il est à noter que l'expression anglaise pour « traitement de texte » rend bien compte de cet usage automatisé : « *word processing* », le texte est un processus de production par la machine numérique.

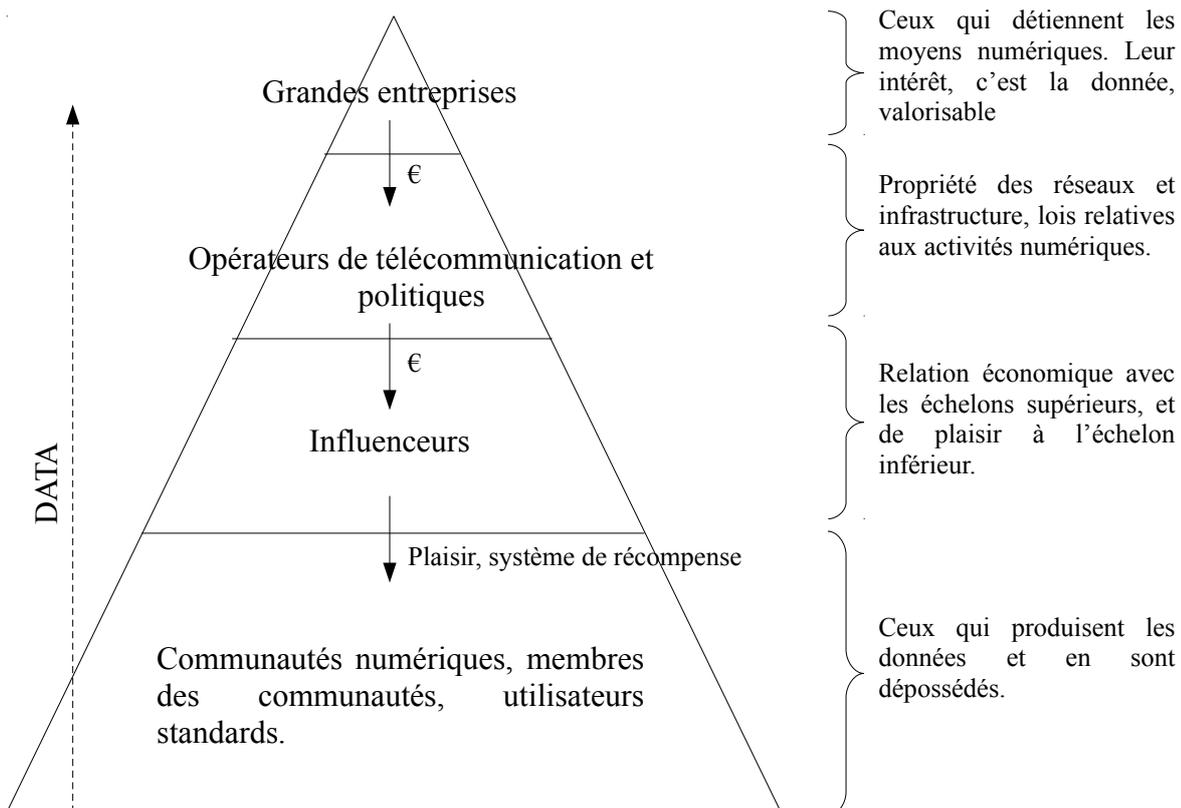
Mais nous pouvons entretenir d'autres rapports à la machine numérique, notamment dans le cadre de logiciels connectés, tels que les réseaux sociaux. D'abord, un réseau social est un logiciel qui permet de transiter des messages d'un membre à d'autres au travers d'une interface que l'on espère simple et ergonomique. Il met en forme de manière unifiée les messages que chaque utilisateur lui soumet. Cette fois encore, nous sommes les consommateurs du travail autonome de la machine. Mais néanmoins, il nous faut remarquer que la machine ne se contente pas d'effectuer les travaux que nous lui soumettons. Elle nous suggère également des contenus, des contacts, nous glisse des publicités. Mais elle ne le fait pas n'importe comment : les contenus sont susceptibles de nous intéresser, les contacts être pertinents pour nous, les publicités relatives à nos désirs profonds. Comment peut-elle réaliser cela si ce n'est en connaissant, grâce à nos interactions avec elle, de nombreuses choses sur nous ? Comment peut-elle savoir que je ne rêve que de tel objet qu'elle me recommande dans sa publicité si je ne lui ai pas donné moi-même, d'une certaine manière, l'information ?

Or, comment ai-je pu donner l'information, moi qui suis si prudent lors de mon usage informatique ? Si je n'ai pas explicitement fourni ces informations, c'est donc que la machine s'est servie elle-même et qu'elle a récupéré, sur la base de mes interactions avec d'autres utilisateurs par le biais de la plate-forme numérique, les informations que l'on pouvait en déduire. Nous sommes alors ce qui est consommé par la machine en vue de nous transformer en consommateur de second niveau : nous ne consommons plus simplement un service de mise en relation entre individus, nous devenons consommateurs de produits au travers de notre ciblage publicitaire. Nous entretenons donc des rapports particuliers à la machine numérique, de sorte que nous devenons à la fois sujets et objets des interactions.

Or, ce qui est en jeu dans ce rapport, ce sont les données qui transitent entre l'humain et d'autres humains, par la médiation de la machine numérique. C'est un truisme de parler aujourd'hui de la récolte des données par les grands acteurs numériques. Nos données, brutes ou transformées,

sont devenues un véritable enjeu stratégique pour nombre d'entreprises qui en font, directement ou indirectement commerce. Ces données, récoltées dans toutes nos interactions avec les machines numériques, sont utilisées dans ce double processus de consommation qui est au centre même de notre relation avec ces machines. Les objets virtuels numériques n'existent que par et pour l'humain, ce sont des objets qui ne peuvent exister que dans l'interaction avec l'être humain, que ce soit pour réaliser des travaux qui lui sont demandés ou pour produire des expériences complémentaires à l'humain. Mais dans cette relation, de nouvelles données sont produites, correspondant à l'observation (ou au traçage plus simplement) des interactions avec l'humain, de sorte que ces nouvelles données servent à améliorer l'expérience numérique, soit pour le sujet interagissant, soit au profit de ceux qui fournissent les machines numériques.

Chacune de nos interactions avec les machines est susceptible de produire de nouvelles données qui sont réinjectées dans les systèmes numériques en vue de nous pousser à une forme de consommation de nouveaux calculs. Il existe donc un système intentionnel dans lequel la conscience est consommatrice et consommée. Les données sont utilisées pour déterminer, catégoriser chaque individualité dans un profil type. L'objectif de ces usages est de rendre prédictibles les comportements des humains en interaction avec la machine numérique, car pouvoir prédire un comportement, c'est pouvoir faire consommer avec le plus de chances possibles, c'est être capable d'influencer le comportement. Et c'est précisément ce qui nous permet de définir les structures de la servitude numérique. Je soutiens qu'il existe une structure de servitude numérique dans laquelle nous pouvons identifier les strates de pouvoir.



Dans ce système de servitude, nous retrouvons des structures similaires à celles que La Boétie a mises en évidence : le groupe des intérêts économiques qui assurent une domination, les complices, qu'ils soient institutionnels ou non et la masse du peuple qui tente d'assouvir son propre intérêt sans regarder à la contrepartie énorme qu'est l'appropriation de ses données.

Or, tandis que nous reconnaissons la structure pyramidale et la chaîne d'intérêt qui la traverse, nous sommes en mesure d'identifier une caractéristique particulière de la servitude numérique, son caractère plaisant. Car la servitude numérique se base sur nos interactions avec les objets virtuels numériques qui sont conçus de telle manière qu'ils provoquent en nous une dose de plaisir que nous recherchons plusieurs fois par jour au minimum. Demandez-vous combien de fois avez-vous souri sans le vouloir en sortant votre téléphone portable de votre poche pour y consulter les réseaux sociaux, la dernière image amusante reçue ou encore lire vos SMS ? Observez au milieu d'un bus les sourires qu'échangent les propriétaires de smartphone avec leurs machines, sourires qu'ils n'échangeraient pas avec l'humain à côté d'eux ! Les objets virtuels numériques nous procurent un plaisir intime né de l'interaction que nous avons avec eux et que nous cherchons, comme un désir profond, un instinct primaire. Chaque interaction, chaque dose de plaisir nous « coûte » quelques données récoltées à notre insu par les plates-formes en vue de notre maintien en condition de servitude numérique. Le paradoxe est évident : nous avons beau savoir (plus ou moins) que l'interaction est basée sur un vol de nos données, le plaisir est plus fort, si bien que, si nous devons peut-être considérer la servitude numérique comme involontaire ou inconsciente comme pourrait le dire la psychanalyse, elle nous est plaisante.

Cette servitude numérique entretient, tout comme la servitude volontaire analysée par La Boétie, des rapports particuliers au temps. En effet, les machines numériques, nous l'avons dit, sont basées sur le calcul. Les algorithmes qui s'exécutent dans leurs processeurs quantifient le réel afin de déterminer des récurrences, des similitudes, des corrélations. L'objectif de ces opérations, c'est de pouvoir répondre à trois enjeux autour du temps : anticiper, prédire, sortir du temps.

En effet, même si nous n'avons pas pu développer l'ensemble des types d'interactions entre les êtres humains et les objets virtuels numériques, les objets virtuels numériques cherchent toujours à anticiper sur l'interaction suivante. Pour exemple, nous pouvons penser à une expérience d'immersion dans la réalité virtuelle. Équipés d'un dispositif haptique (casque de réalité virtuelle, combinaison sensorielle, etc.), nous parcourons un espace dans lequel nous sommes immergés, par exemple le pont d'un navire. La machine numérique de réalité virtuelle calcule à tout instant toutes les positions du monde dans lequel nous évoluons de telle sorte que la sensation de notre immersion soit la plus proche possible des sensations habituelles que nous avons hors du dispositif immersif. Chaque fois que nous tournons la tête dans une direction, la machine doit calculer ce que nous devons percevoir depuis notre point d'observation (nous-mêmes équipés de casques). Ce sont des masses incroyables de données spatiales que doivent traiter des algorithmes. Mais une des manières d'optimiser ces traitements (et donc de les fluidifier du point de vue de nos sensations), c'est de considérer que nous ne pourrions effectuer qu'un nombre restreint de déplacements : nous ne pouvons sauter tout à coup de l'autre côté de la pièce, changer totalement de référentiel perceptif.

Nos interactions en immersion avec le monde en réalité virtuelle peuvent se réduire à quelques milliers de possibilités, ce qui devient gérable pour des super-calculateurs afin d'anticiper nos mouvements. Mais l'anticipation peut être plus simple encore : lorsque nous tapons des SMS sur nos smartphones, les dispositifs de saisie nous proposent des complétions automatiques des mots, sur la simple base de la succession des lettres qui détermine peu à peu les combinaisons possibles. L'objet virtuel numérique cherche donc à toujours anticiper l'interaction suivante afin de proposer une expérience agréable à l'utilisateur ou au sujet percevant.

Le deuxième rapport au temps qui nous intéresse est celui de la prédiction. Il s'agit pour les objets virtuels numériques de déterminer avec le plus de précision possible ce que nous allons faire, en tant qu'humains interagissant avec le monde virtuel. L'objectif est multiple. D'une part améliorer les effets d'anticipation en augmentant l'échelle : cela permet de définir des modèles qui permettent d'optimiser encore les algorithmes d'anticipation dont nous avons déjà parlé. Mais d'autre part, cela permet d'augmenter le profit à tirer du vol de nos données en permettant de définir des modèles de comportements au travers de catégorisation de profils. L'objectif n'est plus seulement d'anticiper des actions issues de notre libre-arbitre, mais plutôt d'influencer nos comportements individuels en les cernant dans des processus de détermination qui annihileraient tout choix de notre part. C'est ce que nous pouvons constater dans les algorithmes de recommandation de contenus, notamment sur les réseaux sociaux. En influençant les contenus que nous voyons pour maximiser notre plaisir, les algorithmes utilisés tendent à nous enfermer dans un seul type de profil, nous rendant par là-même prédictibles. Il suffit pour s'en convaincre de tester la création de comptes très marqués sur les réseaux sociaux. <explicitation de l'expérience>

Enfin, cela conduit à ce troisième et paradoxal rapport au temps : une fois que les comportements sont prédictibles et sont dirigés, l'objectif est de ne plus changer d'état, de demeurer dans cette stabilité, en quelque sorte de sortir du temps. La servitude numérique devient alors la négation de la nouveauté, de sa possibilité même et cherche à maintenir chacun dans cet état de servitude. Prenons pour illustrer cela l'exemple d'un discours qui commence à s'entendre régulièrement : et si nous laissions des intelligences artificielles prendre les décisions politiques à notre place, étant entendu que, par hypothèse voire par postulat, les intelligences artificielles prendraient des décisions plus rationnelles que les humains ? Nous constatons au passage qu'il y a de nombreuses hypothèses philosophiques qui mériteraient une étude approfondie : les décisions politiques rationnelles sont-elles meilleures que d'autres formes de décisions ? Une décision politique peut-elle être fondée exclusivement sur un calcul ? Et bien d'autres questions encore. Passons et reprenons notre proposition de laisser les IA décider à notre place des choses importantes en politique. Une IA est un dispositif d'apprentissage basé sur l'analyse et la synthèse d'un ensemble construit de données¹⁵. Ces données, par définition, existent comme des références à des faits passés, quelle que soit leur nature. L'IA établit un modèle sur la base de ces données passées, de sorte qu'elle est en mesure d'établir des corrélations entre des quantités de données qui dépassent largement les capacités de l'esprit humain. Mais ces modèles ne sont pas adaptés à la nouveauté. Les décisions de l'IA rationnelle ne seront que des décisions conservatrices puisque refusant la prise

15 Des auteurs comme Cathy O'Neil ou Sabina Leonelli ont démontré le pouvoir inhérent à la production des données qui servent de base à l'apprentissage des machines.

en compte de la nouveauté. L'IA prendra invariablement les mêmes décisions, renforçant le même modèle, comportant à la fin les mêmes biais. C'est donc en ce sens que l'aboutissement de la servitude numérique est une forme de sortie du temps, ou de continuité de l'histoire, au choix.

La servitude numérique entretient donc des liens puissants avec la temporalité, comme la servitude volontaire le faisait également.

La servitude numérique en temps de confinement

Il nous reste à nous intéresser à l'actualité de notre situation si particulière du confinement suite à la pandémie actuelle. Précisons tout de suite qu'il ne s'agit pas de porter un jugement hâtif sur les mesures prises, mais plutôt de voir comment certaines actions ou inactions en viennent à renforcer la servitude numérique.

Pour premier thème, je vous propose de nous intéresser aux deux activités classiques que sont les loisirs et le télétravail. Les mesures de confinement ont été accompagnées, pour ceux qui le pouvaient, d'un encouragement au télétravail, entendu comme un travail numérique distant. Pour cela, ce sont l'ensemble des connexions internet individuelles qui ont été mises à contribution, générant un ensemble de données d'usage qui n'existaient, pour les opérateurs, que de manière parcellaire. Cette fois, ce sont l'ensemble des données liées à une journée de télétravail qui peuvent faire l'objet d'un traçage, non pas pour pénaliser un salarié, mais plutôt pour acquérir des informations sur ce qu'est une journée type de télétravail. De la sorte, ces données pourront être utilisées plus tard pour définir de nouveaux règlements, de nouvelles préconisations, voire, de nouvelles mesures de rétribution de ce travail distant.

Toujours dans le télétravail, nous pourrions regarder ce qui se passe dans l'éducation nationale. Dès avant l'annonce du confinement, le ministre en charge avait annoncé que tout était prêt pour assurer une continuité pédagogique. Dans les faits, au-delà du non-équipement professionnel des professeurs, nous voyons bien que rien n'était réellement préparé : personnels non formés, plates-formes inconnues de la plupart des acteurs, infrastructures insuffisantes, dont certaines n'ont pas encore été relancées. Les professeurs, soucieux de leurs élèves, se sont donc rabattus sur les plates-formes à la fois plus robustes et plus simples d'utilisation (*user-friendly*), telles que Discord, YouTube et autres réseaux sociaux. Quelle manne pour ces plates-formes que d'obtenir des données sur l'apprentissage des enfants sur un support numérique : à n'en pas douter, nous apprendrons dans les mois et années à venir à quel point cet épisode de confinement a permis d'améliorer les algorithmes d'apprentissage ou les produits d'enseignement à distance.

Côté loisir, l'explosion des usages sur abonnement tels que Netflix, OCS, Canal+, Amazon Prime Video, etc. témoigne à la fois d'un mode de consommation distinct de celui qui existait il y a encore quelques années en arrière, mais surtout de la nécessité de connexions vers des plates-formes dont on sait (c'est dans les CGU) qu'elles s'accaparent les données des utilisateurs afin de procéder à de la revente commerciale. L'afflux actuel de connexions est, là encore, l'occasion de récupérer des données importantes qui enrichiront les systèmes de recommandation. Nous voyons donc

comment, sur ces deux thèmes importants, les grandes entreprises du numérique continuent à accumuler de l'information tout en générant notre plaisir, au moins en ce qui concerne les loisirs.

Or, cette information, c'est le nouveau pouvoir. Elle est à la fois ce qui permet de générer des profits commerciaux et financiers, et ce qui assure de la précision à venir des futurs systèmes : plus il y a de données à traiter et plus, en théorie, les systèmes seront précis.

Demandons-nous par ailleurs comment cet épisode peut marquer notre quotidien futur. Toute cette manne de données, toutes ces nouvelles habitudes que nous développons dans cet épisode, tous ces éléments fonderont nos fonctionnements sociaux et étatiques de demain.

En effet, il faut noter par exemple les discours qui accompagnent la servitude numérique (et le champ de l'innovation en général). Il y a une forme d'inéluctabilité (lien avec l'anticipation, la prédiction et la sortie du temps) dans l'arrivée de nouvelles technologies et de nouveaux usages, du moins dans le discours des influenceurs, grandes sociétés et politiques. Prenons à nouveau l'éducation pour exemple. Le confinement n'est pas terminé que les services de l'État crient déjà, malgré des difficultés inhérentes à l'urgence, au succès de l'enseignement à distance. Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Ce que la nécessité nous a fait embrasser, les orientations politiques vont les continuer et l'on pourrait imaginer demain – ce qui se profilait déjà – un recrutement moindre de professeurs d'université ou de MCF pour mutualiser des enseignements avec un seul enseignant professant sur YouTube pour des milliers d'étudiants. Nous pourrions encore penser à la mise en place de nouveaux outils pédagogiques numériques, tels que les MOOC (*Massive Open Online Course*) qui pourront servir de ressources pédagogiques communes entre tous les enseignants du primaire (toute ressemblance avec des plates-formes numériques existantes seraient bien entendu fortuite). Mais qu'est-ce qui est intéressant derrière ces discours qui vont fleurir si ce n'est, non pas le bien-être des étudiants et élèves ou l'intérêt au travail des enseignants, la récolte de nouvelles données, la possibilité de suivre un individu depuis ses premiers apprentissages en primaire jusqu'à la fin de son cursus universitaire ? Quelles informations extraordinaires pourrions-nous acquérir par ce moyen ! Quels jeux de données extraordinaires n'aurions-nous pas alors pour faire travailler des intelligences artificielles au développement d'une rationalité plus grande !

Mais bien entendu, avec des conséquences qui ne sont pas négligeables en termes de société politique : une connaissance sans doute trop intime de nos individualités, une possibilité d'utilisation de ces informations jusque dans des domaines comme la justice prédictive, une catégorisation précoce des profils d'élèves et donc un enfermement dans un schéma de développement. Toutes ces choses ne font pas partie de la science-fiction rendue célèbre par les séries de Netflix ! Ce sont des points que Foucault et Deleuze avaient identifiés à une époque où le numérique était précisément de la science-fiction, avec les théories des sociétés disciplinaires (Foucault) et plus globalement encore la société de contrôle développée tardivement par Deleuze. Dans le « Post-Scriptum sur les sociétés de contrôle »¹⁶, Deleuze indique quelques pistes de

16 DELEUZE, Gilles. *Pourparlers: 1972-1990*. Paris, France : les Éd. de Minuit, 2003. ISBN 978-2-7073-1842-8. p. 240 à 247.

réflexion autour de ce qu'il pressent comme une évolution des sociétés et du capitalisme. Faisant référence aux sociétés disciplinaires de Foucault, il écrit :

« Ce sont les *sociétés de contrôle* qui sont en train de remplacer les sociétés disciplinaires. [...] Les enfermements sont des *moules*, des moulages distincts, mais les contrôles sont une *modulation*, comme un moulage auto-déformant qui changerait continûment, d'un instant à l'autre, ou comme un tamis dont les mailles changeraient d'un point à un autre. »¹⁷

Ce qui est intéressant dans ce propos, c'est le fait que la société de contrôle est une société d'adaptations, de mutations, le contrôle s'y révélant protéiforme. Or, c'est l'une des caractéristiques des objets virtuels numériques que d'être protéiformes. Le contrôle numérique est donc en mesure de s'adapter à l'ensemble des formes que peuvent prendre nos interactions avec les objets virtuels numériques.

« Les sociétés de contrôle opèrent par machines de troisième espèce, machines informatiques et ordinateurs [...]. »

Deleuze identifie le moyen par lequel cette mutation du capitalisme se met en place, mais surtout, il identifie et nomme ce qui est en train de se jouer à une époque où l'Internet tel que nous le connaissons n'existe pas et où personne ou presque n'a d'ordinateur chez soi¹⁸, à savoir « l'installation progressive et dispersée d'un nouveau régime de domination »¹⁹.

Les données que nous laissons soit volontairement, soit un peu contraints tout de même, ce sont celles qui vont être utilisées dans une société de contrôle telle que la définit Deleuze. Mais ce qu'il n'avait pas vu, c'est que l'aboutissement de ces sociétés de contrôle dans une servitude numérique vise à dépasser le temps, à sortir du temps pour assurer une pérennité sans fin de ces systèmes en affinant la granularité du contrôle en place.

Enfin, il me paraît fondamental de faire quelques remarques en ces temps de confinement sur la réalité du monde numérique. En effet, nous voyons une pénurie de masques, de kits de test de la maladie, une pénurie de personnel soignant, etc. C'est l'occasion où jamais de rappeler qu'il n'y a pas de « cloud » qui fabrique les masques, qu'il n'y a pas de robots soignants efficaces et même que si les diagnostics n'étaient réalisés que sur la base d'intelligences artificielles, le virus ne serait même pas identifié. En effet, les IA étant basés sur des faits existants et mis en corrélations plus ou moins explicites, le nouveau leur échappe ou risque d'être considéré comme des anomalies statistiques. Comme l'écrit l'une des spécialistes françaises d'IA :

« J'aimerais bien que cela soit bien compris : si nous basons aveuglément les outils algorithmiques sur l'observation des phénomènes passés, le monde ne changera jamais. »²⁰

17 *Ibid.*, p. 241 et 242

18 Ce post-scriptum est ajouté par Deleuze en 1990, époque à laquelle les ordinateurs personnels existants sont à peine dotés d'embryons d'interfaces graphiques !

19 *Ibid.*, p. 247

20 JEAN, Aurélie. *De l'autre côté de la machine: voyage d'une scientifique au pays des algorithmes*. Paris, France : Éditions de l'Observatoire, 2019, p. 127. ISBN 979-10-329-0540-1.

L'intervention d'êtres humains demeure donc nécessaire pour permettre à la société de continuer à exister, au-delà des discours sur l'innovation qui tendraient à nous faire croire autre chose.

Mais le capitalisme de plate-formes, comme il est courant d'appeler cette évolution du système économique a aussi d'autres conséquences en termes de servilité qui ne manquent pas de m'interpeler en ces circonstances. Nombre d'entre-nous ont ou ont eu recours à des applications de commande de repas en ligne, tels que les « UberEats » ou « Deliveroo », qui permettent des livraisons expresses et bon marché. Ces applications, connectées à des plates-formes, invisibilisent des travailleurs, dont le statut est problématique au point que de récentes décisions de justice cherchent à réduire les aberrations nées de ces nouvelles formes capitalistes. Ces travailleurs sont asservis par une dépendance forte à ces plates-formes qui, en réalité, agissent plus comme des employeurs que comme des entremetteurs. Cet asservissement est multiple : faibles gains, obligations d'utilisation du statut d'auto-entrepreneurs²¹, horaires étendus, etc. Mais en cette période particulière, ce sont aussi des travailleurs asservis au point de devoir risquer d'être contaminés sous peine d'être exclu de ces plates-formes et donc de perdre leurs revenus.

Conclusion

Nous avons essayé de faire un voyage ensemble dans cette servitude numérique qui était finalement en gestation dès avant l'essor de l'Internet et du capitalisme de plate-forme. Il ne s'agit pas d'adopter une attitude technophobe par rapport aux objets virtuels numériques et aux machines numériques, mais plutôt de mettre en évidence des dérives réelles sur la base de l'utilisation intentionnelle de ces moyens.

Ce n'est ni Internet ni les machines ou leurs programmes qui sont en cause dans le phénomène de servitude numérique, mais l'usage que certains font d'eux, c'est-à-dire de l'orientation des moyens en vue d'atteindre des fins qui ne servent que des intérêts particuliers, y compris lorsque leur atteinte impose de nuire aux autres. Or, en ce moment si étrange que nous vivons, ces usages continuent et s'amplifient : en quelque sorte, nous pourrions dire qu'il n'y a pas de trêve pour les affaires... C'est donc cette base de rapports avec les objets virtuels numériques qui développe le phénomène de servitude numérique. Nous avons parfois le sentiment que certaines choses peuvent être dites et parfois faites pour prendre cette problématique de la protection de nos données (et donc de nos vies). Mais les régulations proposées (par exemple le Règlement Général de Protection des Données au niveau Européen) sont des leurre car ce ne sont que des moyens, au mieux, de ralentir l'accaparement des données. Pire encore, ces régulations jouent sur l'ignorance assez générale des mécanismes de ces objets virtuels numériques pour reporter vers les utilisateurs, nous, la responsabilité de décisions que nous ne pouvons pas toujours prendre de manière éclairée. Les régulations, telles que formulées encore aujourd'hui, m'apparaissent le plus souvent comme des actes de complicité plutôt que comme des protections pour chacun.

21 Ce qui déresponsabilise totalement les plates-formes des aspects de protection sociale et même de contributions sociales.

Il suffit, pour s'en rendre compte une dernière fois, de considérer le « livre blanc » de la Commission Européenne sur l'intelligence artificielle paru le 19 février 2020 et téléchargeable sur le site de la Commission. Certes, il est rappelé à de nombreuses reprises à quel point les aspects éthiques sont importants dans le contexte de l'acceptation sociale des innovations de l'IA, dans une formulation schumpétérienne particulièrement prononcée, mais en aucune façon il ne s'agit d'empêcher des pratiques qui se révéleraient être manifestement néfastes aux individus mais favorables à l'économie. L'éthique et la régulation proposée par ce rapport ne doivent servir qu'à notre acceptation citoyenne « d'innovations » telles que la reconnaissance faciale généralisée ou l'éducation numérique.

Autrement dit, s'il peut y avoir une formule de libération de la servitude numérique comme il existe une formule de libération de la servitude volontaire, ce ne peut être par des moyens habituels tels que la régulation sans penser en relation immédiate la question du modèle économique associé et celle des rapports que nous entretenons avec la technologie numérique dans les différents rôles sociaux que nous occupons.

Dominique Poitevin.

Bibliographie indicative

- BIAGINI, Cédric, CAILLEAUX, Christophe et JARRIGE, François (dir.). *Critiques de l'école numérique*. Paris, France : l'échappée, 2019. ISBN 978-2-37309-061-1
- CARR, Nicholas G. *Internet rend-il bête ? : réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté*. Trad. par Marie-France DESJEUX. Paris, France : Robert Laffont, 2011. ISBN 978-2-221-12443-7
- CASILLI, Antonio A. et MÉDA, Dominique. *En attendant les robots: Enquête sur le travail du clic*. Paris, France : Editions du Seuil, 2019. ISBN 978-2-02-140188-2
- DELEUZE, Gilles. *Pourparlers: 1972-1990*. Paris, France : les Éd. de Minuit, 2003. ISBN 978-2-7073-1842-8
- FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir: naissance de la prison*. Paris, France : Gallimard, 2018. ISBN 978-2-07-072968-5
- GARAPON, Antoine et LASSÈGUE, Jean. *Justice digitale: révolution graphique et rupture anthropologique*. Paris, France : PUF, 2018. ISBN 978-2-13-073357-7
- JEAN, Aurélie. *De l'autre côté de la machine: voyage d'une scientifique au pays des algorithmes*. Paris, France : Éditions de l'Observatoire, 2019. ISBN 979-10-329-0540-1
- KERDELLANT, Christine. *Dans la Google du loup: découvrez le monde que Google nous prépare*. Paris, France : Plon, 2017. ISBN 978-2-259-24878-5
- KRIVINE, Hubert et AMEISEN, Jean-Claude. *Comprendre sans prévoir, prévoir sans comprendre*. Paris, France : Cassini, 2018. ISBN 978-2-84225-240-3
- LA BOÉTIE, Étienne de. *Œuvres complètes d'Estienne de La Boétie. I*. Bordeaux, France : William Blake & Co, cop 1991. ISBN 978-2-905810-61-8
- LEONELLI, Sabina. *La recherche scientifique à l'ère des Big Data: cinq façons dont les Big Data nuisent à la science et comment la sauver*. Trad. par Faustine GALICIA. Sesto San Giovanni, Italie : Editions MiméSis, 2019. ISBN 978-88-6976-184-3
- MCLUHAN, Marshall. *Pour comprendre les médias: les prolongements technologiques de l'homme*. Trad. par Jean PARÉ. Paris, France : Seuil, impr. 2000, impr. , cop. 1968 2000. ISBN 978-2-02-004594-0
- O'NEIL, Cathy et VILLANI, Cédric. *Algorithmes : la bombe à retardement*. Trad. par Sébastien MARTY. Paris, France : Les Arènes, 2018. ISBN 978-2-35204-980-7

Table des matières

La question du temps dans la servitude numérique.....	1
Introduction.....	1
L'analyse de la servitude chez La Boétie.....	2
La servitude numérique.....	7
La servitude numérique en temps de confinement.....	12
Conclusion.....	15
Bibliographie indicative.....	17